

Kimiko – 2016

C'est un moment assez précieux pour Kimiko, une journée de transition dont elle avait appris à goûter chaque sensation, chaque moment pleinement. Le rituel s'était ancré progressivement et peut-être deviendra-t-il une habitude. En attendant, il a tout de sacré et elle chérit ces instants passés à l'écart de sa routine : cela fait un peu plus d'un an que, presque chaque mois, elle le rejoint et passe deux nuits avec lui. Il est beaucoup plus âgé qu'elle, plus épais, marqué par le temps, marqué par la vie. Il lui en parle parfois. Parfois pas et leurs nuits alors sont un corps à corps puissant et frais. Il est un amant sensible et doux, et prévenant. C'est à elle qu'il le doit. Il lui avait dit que c'était nouveau pour lui, que c'était une partie de lui qu'il avait longtemps laissée de côté, comme si c'était sans importance. Eduqué pour travailler dur, gagner, accumuler, augmenter, conserver, transmettre, il avait assumé ses responsabilités, il y avait eu peu de place pour le reste, et maintenant tant de temps à rattraper dans un délai qu'il savait limité. Quelques beaux jouets,

comme à beaucoup d'hommes, lui avaient permis de se distraire. C'est pour elle une drôle de journée, pleine de sensations, d'odeurs, de couleurs, de lumières changeantes, de bruits. L'odeur du feu de bois dans la cabane, du café qu'il lui avait appris à préparer avec une machinetta Bialetti sur la gazinière. Le lard qu'elle laisse suer doucement avant de faire revenir des oignons dans la graisse qui en suinte. Deux grosses tranches qu'elle a découpées en petits dés, l'oignon qui devient translucide et brunit un peu puis les tomates qui dégorgent leur eau, laisser s'évaporer doucement avant d'ajouter les haricots blancs – des conserves dont il achète un stock chaque mois et qu'il accommode de toutes sortes de manières. Des pommes de terre aussi sont la base de son alimentation, du cassoulet en boîte et les truites qu'il pêche dans la Semois et qu'il mange, soit fraîches, soit après les avoir fumées. Parfois du petit gibier. Il avait appris à gérer le fruit de ses pêches et de sa chasse dans le temps. Il avait appris beaucoup de choses au contact de la nature et dans des livres, deux manuels – survie et pêche – trouvés à l'épicerie du village qui fait aussi quincaillerie, point presse et café. On pouvait y déposer du courrier et recevoir des colis. Ceci ne l'intéressait pas du tout.

Des lumières. Le jour qui se lève. La brume épaisse au fond de la vallée mettra du temps à se dissiper. Le ciel bleuit déjà par dessus les versants escarpés et Kimiko pressent une journée claire. Les premiers rayons de soleil ne toucheront pas la rivière avant

trois ou quatre heures, il est encore très tôt. L'odeur humide de la brume, de l'eau qui s'écoule doucement avant une journée chaude. Le bruit – broubel broubel – du café qui jaillit du condenseur de la machinetta.

Elle l'observe s'éveiller, somnoler légèrement. Odeur du café et des œufs. Elle respecte ce moment. Du haut de ses trente ans, elle sait déjà que la paresse est un long apprentissage et qu'avec distance il regarde sa vie en réorganisant les événements du fond de son lit. Plaisir aristocratique et vénéneux de considérer son parcours de haut, comme on s'agitait, poursuivant des ombres si réelles, n'ayant plus rien à regretter ou à perdre. Noble ataraxie où il n'y a plus ni désir ni volonté d'infléchir le destin.

Disposer sur un plateau les assiettes dans lesquelles elle a réparti les pommes rissolées, les œufs au plat et cette mixture, oignons, lard, tomates, haricots, le café fumant dans les petits bols beige, du lait, du sucre de canne, un petit luxe auquel il tient.

Ce lit qu'il faut presque escalader et d'où on voit la rivière s'écouler quelques mètres plus bas. C'est une sensation étrange de dormir à une altitude à laquelle on n'est pas habituée. Le matelas très profond, les piles d'oreillers, les couvertures et le couvre-lit en peau de mouton disposés dans un renforcement qu'on ne perçoit pas du premier coup d'œil, elle aime cet espace qui semble dédié à la contemplation. C'est une sensation étrange de s'allonger sur une couche d'une

densité différente de celle à laquelle on est habituée. La solide cabane forme un U et on y entre en passant sous un auvent qui abrite une terrasse entourant le beau côté du chalet et surplombant légèrement le jardin qu'il avait essayé de cultiver. Il n'avait jamais eu la main verte et, de toutes façons, ni la terre ni l'ensoleillement de sa parcelle n'étaient propices à la culture. La vie de cet homme – qui fût si remplie matériellement – tient maintenant dans une seule grande pièce. A droite de la porte d'entrée, une petite table sous une fenêtre. Il y assemble ses lignes, fabrique des mouches et range, dans un râtelier muni de tiroirs, son matériel de pêche et un fusil de chasse acheté d'occasion. Une penderie pour ses vêtements, le strict nécessaire. Un coin cuisine à gauche avec la gazinière, quelques rayons, des placards et une petite table ronde. Au milieu, contre le mur de la salle d'eau, une grosse cheminée en pierre avec des ustensiles, tisonnier, pince à bûches et un drôle de tube en laiton à tête de chien dans lequel on souffle pour raviver les braises. Dans le fond, un coin salon avec un canapé qui fait un angle sous les fenêtres donnant sur la rivière. Des couvertures, une table basse et un fauteuil sur lequel trône son accordéon. En vis-à-vis, une alcôve contient de justesse le fameux lit, si haut et si grand qu'il occupe presque tout l'espace. C'est une cabane très confortable mais assez sombre posée sur un piètement en pierres du pays avec un toit d'ardoises grossières.

Son corps menu et doux encore une fois contre celui de cet homme beaucoup plus âgé – au moins vingt-

cinq ans les séparent, elle ne sait pas vraiment, n'a jamais demandé. Il s'était affiné, musclé, raffermit. Elle sait qu'il se baigne souvent nu dans la rivière, qu'il fait de longues marches, qu'il subvient autant que possible à ses besoins par la chasse et la pêche. Son corps menu et doux encore une fois contre le corps rude de cet homme, un survivant pense-t-elle sans le lui dire, une force de la nature. Elle le trouve beau.

Elle connaît par avance toutes les sensations qu'elle traversera pendant cette interminable journée où elle ira vers le Levant. Le groupe de retraités, mal réveillés et encore tout surpris par leur redécouverte de la nuit passée, embarquant deux par deux, se tenant par la main et baissant légèrement les yeux, rougissant un peu – comment rougissent les Japonais ? Elle n'y a jamais fait attention – quand ils passent devant elle pour monter dans le car qui les conduit à l'aéroport de Zaventem, l'installation disciplinée des couples dans les sièges moelleux, la lente remontée du fond de la vallée par des routes escarpées pour rejoindre le plateau et l'autoroute qui, après deux heures à se traîner sur la trois bandes mal asphaltée – films d'action absurdes sur les écrans, radio diffusant une émission culturelle matinale de la chaîne publique – les livrera au grand hall des départs de l'aérodrome. File d'attente, contrôle, bagages, file d'attente, contrôle, contrôle des bagages, file d'attente, le pays avait été récemment frappé par deux attaques terroristes. Starbuck Café, boutiques hors taxes, garder un œil sur

ses voyageurs, achats compulsifs, climatisation, soleil déjà haut dans le ciel, tarmac brûlant, San Pellegrino glacée, demi rondelle de citron, somnolence sur les bancs près des portes d'embarquement. Des visages qui apparaissent, disparaissent, si vrais, so fake, et qui vous laissent suant et blême au milieu de tant de destins qui embarquent vers d'autres lieux, costumes et tailleurs gris, journaux sous le bras, traînant des valises à roulettes, voyageurs d'affaires traçant dans leurs quotidiens des lignes régulières, sandalettes, shorts absurdes sur des jambes qu'il vaudrait mieux cacher, touristes achetant du dépaysement all inclusive, jeans, Converse, shesh, amants se rejoignant pour une escapade amalfitaine, destins qui se brisent. San Pellegrino glacée, citron, sandwiches italiens ou scandinaves, sushis, serviettes en papier, sachet gras, bijoux bon marché, babioles. Tu vas pas t'attacher hein ? C'est juste charnel. Embarquement, démonstration des gilets de sauvetage et des masques à oxygène, en cas de dépressurisation, si vous avez des enfants, préoccupez-vous d'abord de votre survie, ils tiendront bien le coup le temps que vous enfiliez votre masque et vous seront reconnaissants de les avoir sauvés. L'hypocrisie des compagnies d'assurance mais elle ne pense pas à ça. Promis on s'attache pas. Des visages qui se chevauchent, se brouillent, le visage bientôt de Hoki qui apparaît dans son esprit, ceinture bouclée, calée dans son siège, l'odeur du campement, l'avion qui roule sur le tarmac, manœuvré par un drôle de scarabée à mille roues, puis qui avance autonome vers la piste d'envol, l'énorme poussée des réacteurs,

la piste qui défile de plus en plus vite, l'avion qui s'arrache du sol, immenses affiches, publicités pour des réseaux de téléphonie mobile au bord du nœud autoroutier qui jouxte l'aéroport, des milliers de gens blue tooth connectés seuls dans des voitures qui s'éloignent, de plus en plus petites, prenant des directions différentes sur d'énormes rubans de bitume qui serpentent, s'entrecroisent, s'enchevêtrent, sortie de bureau, rendez-vous avant de rentrer à la maison, téléphone, je serai un peu en retard chérie, rien de grave, embrasse les enfants, des marchandises qui transitent, s'échangent, des désirs volatiles qui s'attachent à de nouveaux objets, affiches publicitaires qui mettent en branle le commerce mondial, des gens qui changent de vie, abandonnent leur voiture sur un parking, attendent un train, disparaissent sans laisser de traces. Elle, l'odeur de la cabane sur les mains, les vêtements. Bientôt ces sensations s'estompent, un autre visage apparaît, Hoki – bouille ronde et barbue, regard intelligent, crâne un peu dégarni, cheveux mi-longs, lunette façon John Lennon, l'avion est déjà haut dans le ciel, on ne distingue plus les routes, juste les masses vertes de forêts profondes, cœurs qui entament des migrations irréversibles. On s'attache pas, hein ! Promis, c'est juste charnel.

Qatar – San Pellegrino lemon again, Gucci, Cohiba, Ralph Lauren, babioles hors de prix dans les mêmes boutiques, seuls changent parfois un peu les visages des vendeurs mais pas leur attitude compassée, pas leurs vêtements, uniforme mondial du commerce

de détail haut de gamme, pas leurs petits regards entendus jaugeant le potentiel des clients qui passent dans leurs boutiques hall d'aéroport-disséminées, on dit hub, hub disséminées. Le noir derrière les grandes baies vitrées donnant sur les pistes, Doha transit Doha, feux led indiquant la direction à suivre, transit, lumière, les mêmes scarabées manœuvrant les mêmes avions, fuselage, ailes, dérives, cockpit, train d'atterrissage, elle ne sait quoi précisément derrière ce manège, désert, mer, gratte-ciel. Le bus qui les mène à l'avion, s'asseoir après s'être assurée que tout le monde a bien pris place, qu'il ne manque rien à personne, qu'il ne manque personne, ses clients sont assez discrets, prendre place, démonstration masque à oxygène again, sauvez votre peau avant de vous préoccuper des autres, gilet de sauvetage, l'accélération du jet qui s'arrache à la piste, train d'atterrissage qui rentre, le visage au dessus de la ville, reflété dans le hublot, lunettes de soleil, gratte-ciel illuminés, sifflement, climatisation, the sun shines in the East, repas en plastique, l'odeur de la cabane, du feu sur ses mains, ses vêtements, l'odeur qui s'estompe, en garder un peu le plus longtemps possible comme on gratte les croûtes d'une blessure et qu'on enfonce les ongles pour voir si ça fait encore mal. Dans ses rêveries déambulations les visages s'étaient superposés, estompés, mélangés, les corps, les odeurs, les sensations, le soleil loin qui blanchit déjà l'horizon bleu profond, étoiles froides comme des stroboscopes arrêtés, masque noir molletonné, la tête ronde et barbue de son mari, ses lunettes, ses

petites mains, le crâne un peu dégarni, les cheveux mi-longs, les tonnes de journaux – il écrit dans les pages économie du Asahi Sinbun – et sur le coup de treize heures, l’avion entame sa descente vers la piste gagnée sur la mer de l’aéroport Osaka Kansai. La douche dans les espaces privés de All Nippon Airlines auxquels sa carte Gold Machin lui donne accès. Mêmes sandwiches italiens et scandinaves, mêmes bouteilles de San Pellegrino, mêmes rondelles de citrons israéliens mais en mode open bar, mêmes sushis industriels, les jets brûlants de la douche sur sa peau, ses seins minuscules, ses épaules menues, ses hanches un peu larges, savon Eau d’Orange Verte Hermès, le bon goût universel en libre service. Ses vêtements de camping roulés en boule dans un sac en plastic transparent, ses pieds maintenant dans des escarpins ouverts à talons larges, tailleur gris perle, chemisier coloré John Braye, chignon. End of the escapade, Osaka Kansai, taxi, back home, back to an ordinary life. An ordinary life. Promis on s’attache pas.